

Marie Tudor



Pour sa 33e et avant-dernière saison au Théâtre des Osses, à Givisiez, Gisèle Sallin propose une affiche romantique, avec, en chef de file d'un mouvement à la fois humaniste et fragile, Victor Hugo, l'homme d'un siècle et de plusieurs œuvres, politiques et poétiques. Au studio du 2e étage, *Le Salon Hugo*, qui évoque l'univers de l'écrivain à travers des poèmes, des extraits de ses textes, notamment *L'Homme qui rit*, le tout entrecoupé de morceaux de Liszt, Saint-Saëns et Fauré exécutés au piano. Et, dans la grande salle, *Marie Tudor*, pièce du maître empreinte de justice sociale qui prend le parti de l'ouvrier contre la reine. C'est tout naturellement Véronique Mermoud, grande tragédienne romande, qui interprètera le rôle de cette souveraine dont le pouvoir est disputé. Deux cafés littéraires sur le romantisme et son influence sur la sculpture et la peinture finiront le tableau Hugo.

Photo©Isabelle Daccord

Marie-Pierre Genecand



Victor Hugo, ce géant en deux parties

GIVISIEZ. Il faudrait une vie pour prendre vraiment la mesure de Victor Hugo, ce géant de la poésie, du théâtre, du roman, de la politique... A défaut, le Théâtre des Osses, à Givisiez, lui consacre un automne, avec d'un côté *Marie Tudor*, drame en prose que Victor Hugo écrit peu après la bataille d'*Hernani*. De l'autre, un *Salon Hugo*, dans le Studio du deuxième étage, qui propose d'évoquer sa vie et son œuvre à travers poèmes, extraits du roman *L'homme qui rit* et de discours politiques. La première des deux spectacles a lieu ce samedi.

Créé en 1833, *Marie Tudor* se déroule sur trois jours, en 1553: alors que l'on prépare son mariage avec le prince d'Espagne, la reine d'Angleterre s'est entichée du jeune Fabiano Fabiani. Homme le plus détesté de Londres, il courtise de son côté Jane, jeune fille élevée par Gilbert, ouvrier ciseleur à la cour. L'ambassadeur du roi d'Espagne, Simon Renard, va comploter pour éliminer cet amant de la reine, avec l'aide de Gilbert.

Cette histoire de jalousie et de trahison, la metteuse en scène Gisèle Sallin et le scénographe Jean-Claude de Bemels ont choisi de la situer dans une atmosphère XIX^e siècle. Parce qu'il s'agit bien d'un drame romantique, avec ses passions exacerbées, ses manipulations, son suspense... Véronique Mermoud interprète la reine d'Angleterre. La distribution comprend aussi Yves Jenny, Yann Pugin, Olivier Havran et Frank Michaux.

A noter qu'il est possible, les samedis et dimanches, d'assister au *Salon Hugo* et à *Marie Tudor* le même soir, avec une heure de pause entre les deux. EB

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 31 décembre. Informations et réservations: www.theatreosses.ch, 026 469 70 00

Marie Tudor, reine et vengeresse

THÉÂTRE DES OSSES • *Véronique Mermoud incarnera la reine d'Angleterre dans le drame «Marie Tudor» de Victor Hugo. En parallèle, Gisèle Sallin met en scène «Le Salon Hugo».*

ELISABETH HAAS

Une grande pièce de théâtre romantique. Avec des émotions exaspérées, les sentiments les plus forts mêlés à de cyniques calculs politiques. C'est ce que promet «Marie Tudor» de Victor Hugo, dans la nouvelle mise en scène de Gisèle Sallin. Dès samedi, le Théâtre des OsSES, à Givisiez, sera le théâtre de l'amour fou, de la jalousie poussée à l'extrême et de la vengeance qui détruit tout, sur fond de mensonges, de rivalités et de manipulations.

«Les enjeux sont très importants, voire terribles, pour chacun des personnages, pour continuer à exister dans leur vérité», analyse Véronique Mermoud, qui incarne le rôle-titre, Marie Tudor. Victor Hugo a fait de la chute de cette reine d'Angleterre le nœud d'un drame puissant, au suspense tendu tel un thriller jusqu'à la dernière réplique, qui tombe comme le couperet d'une guillotine. Gisèle Sallin l'a situé au XIX^e, le siècle du romantisme littéraire et des combats républicains de Victor Hugo, dont sont inspirés décors et costumes.

Complots, mensonges et C^{ie}

La première «journée» de la pièce se passe de nuit, sur les bords brumeux de la Tamise, près de la maison du ciseleur Gilbert et de sa fiancée Jane. La deuxième dans l'antichambre du luxueux palais de la reine. La troisième dans la prison de la Tour de Londres. Faute de disposer de coulisses et de cintres pour changer de décor, le scénographe Jean-Claude De Bemels a imaginé comme élément structurant commun aux trois lieux un espace fait de dalles de pierre foncée, qui s'estompe dans le noir des rideaux de scène pour accentuer l'effet dramatique. Il y a rajouté des symboles: une lune rousse et des bittes d'amarrage sur le quai, un rideau rouge et une toile représentant un cauchemar dans le salon royal, des colonnes et un fond en trompe-l'œil pour suggérer «le côté labyrinthique» de la prison.

Un espace unique, mais en transformation, qui permettra de rendre toute la force du drame hugolien. «Ce qui paraît vraiment fou aujourd'hui, explique Gisèle Sallin, c'est que la reine d'Angleterre en personne s'associe à un ouvrier pour se venger en amour: c'est une collusion formidable et déceivante, parce que totalement improbable. On sait qu'on est au théâtre, en pleine fiction.»

La même distance s'impose pour comprendre pourquoi la reine est aussi extrême, capable de condamner à mort son amant, Fabiano Fabiani, qui la trompe sans scrupule. «Elle ne se fait pas d'illusion, à son âge. C'est un jeune homme.



La reine (Véronique Mermoud, couchée) avec Simon Renard (à g., Emmanuelle Ricci), Gilbert (Yves Jenny) et un Lord. ISABELLE DACCORD

Mais il lui ment. Elle ne supporte pas son mensonge», commente Véronique Mermoud, qui s'est d'autant plus réjouie d'endosser ce rôle foudroyant de vengeresse que la langue de Victor Hugo est pour elle particulièrement magnifique à dire. «A la fin la reine essaie de résister, mais Simon Renard, l'ambassadeur du roi d'Espagne, et les Lords ont pris le pouvoir.»

Marie Tudor n'est donc pas aussi forte qu'elle veut paraître. Volontiers nunuche, Jane se révèle «tricheuse, avec conviction». Tandis que «Gilbert, grand amoureux mais jaloux comme un tigre, est prêt à envoyer quelqu'un à la mort sans frémir», décrit Gisèle Sallin. Quant à Simon Renard, la metteuse en scène a accentué son rôle ambigu sous les traits androgynes d'une actrice. Oui, au théâtre de Victor Hugo, tous les personnages comptent. Et ça promet d'être jubilatoire !

> Sa 20 h 45, di 18 h 45 Givisiez
Théâtre des OsSES.

UN VÉRITABLE SALON LITTÉRAIRE

Parallèlement à «Marie Tudor» de Victor Hugo, le Théâtre des OsSES propose «Le Salon Hugo». La petite salle de dernier étage a été transformée en véritable salon mondain et littéraire du XIX^e siècle, avec un piano à queue, des tapis d'Orient et des fauteuils d'époque. Les comédiens évolueront au milieu du public. Ce «Salon Hugo», voulu et pensé par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, précédera «Marie Tudor» lors de soirées théâtrales où le public pourra «faire un parcours» dans l'œuvre de Victor Hugo en voyant les deux pièces.

Pour les deux créatrices, le cadre habituel des cafés littéraires, qui ont lieu en marge des spectacles, ne permettait pas de rendre compte de l'universalité du

talent de Victor Hugo. Cette formule du salon, au cours duquel seront lus des extraits de poèmes (tirés des «Contemplations»), de romans («L'Homme qui rit»), moins connu que «Les Misérables», de discours politiques (sur la misère) et jouées des mélodies françaises de l'époque (avec Sylviane Huguenin-Galeazzi au piano), veut témoigner du visionnaire (l'Europe, le tunnel sous la Manche, la monnaie unique, c'était déjà Hugo), de son engagement courageux et de la richesse de sa production, qui était également picturale! «Si les spectateurs auront envie de se replonger dans l'œuvre de Victor Hugo, nous aurons gagné», dit Véronique Mermoud. EH

> Sa 18 h, di 16 h Givisiez
Théâtre des OsSES.

La Liberté du 4 octobre 2012

Le drame de «Marie Tudor» sublimé

THÉÂTRE DES OSSES • *Gisèle Sallin met en scène la puissante pièce hugolienne sur l'amour romantique et la chute d'une reine. L'interprétation est marquée par la qualité de la distribution et la beauté sombre du décor.*

ELISABETH HAAS

Théâtre des Osses, «Marie Tudor». Une image: celle de la reine, grande, digne, au bas de l'escalier qui marque sa chute. Elle porte une longue et noble cape à large capuchon. Véronique Mermoud avec un port de reine, mais de reine déchue. C'est à ce moment qu'elle est la plus touchante, quand elle abdique, quand elle a perdu la force de dire non et le pouvoir de régner. Victor Hugo a fait d'elle une reine terriblement humaine. Grande dans son amour.

Finalement, au terme d'une pièce puissante, c'est pour elle qu'on a de l'empathie; comme on est toujours, à son image, bien plus attiré par les voyous arrogants de Fabiano Fabiani que par la pureté des sentiments de Gilbert et de Jane. Victor Hugo a réussi à renverser la reine et à élever l'ouvrier. Mais dans le fond, c'est la reine et ses tourments qui sont tellement plus proches de chacun. Fascinant, comme elle envoie son amant à la mort, indomptable, vengeresse, plus blessée par le mensonge que par la tromperie dans l'interprétation de Véronique Mermoud. Cette vengeance-là sera violente. Et puis le doute, la peur, le sentiment de l'abîme. Elle est incapable de le voir mourir. Mais c'est trop tard: voir son impuissance, sa cour contre elle, son peuple qui gronde. Dernière réplique: Fabiano Fabiani a la tête tranchée. On sent le poids de la douleur de Marie Tudor, comme écrasée, mais toujours digne et noble, sous le décor sombre et oppressant.

Le décor: c'est peu dire que la scénographie de Jean-Claude De Bemels est une réussite. On sait la scène petite, l'absence de coulisses et de cintres. Mais quelques marches d'escaliers, qui structurent l'espace, suffisent pour marquer la débâcle de l'amant, à genoux, face à la reine déchue, triomphante dans son manteau à traîne tissé de fils d'or. Quelques marches seulement pour marquer, à la fin, le renversement de pouvoir.

Les dalles et les poutres de pierre sont presque noires, nimbées dans la pénombre. Avec les lumières de scènes rasantes, les bas-fonds brumeux de la Tamise dégagent une atmosphère inquiétante, tout comme les dédales en trompe-l'œil dans la prison de la tour de Londres.

Un vrai décor de film noir pour assassinats et intrigues politiques. Quand défile le cortège du condamné, fermé par le bourreau, on est glacé. Comme toujours au Théâtre des Osses, rien de superflu, aucun chichi, pas de détail décoratif où perdre son regard. Un seul décor pour les trois «journées» de la pièce, comme pour resserrer encore l'intrigue, renforcer la tension dramatique. Et quelques symboles, la lune pleine d'une nuit lugubre, un rideau pourpre et la toile du «Cauchemar» de Füssli dans l'antichambre de la reine, ou encore le glas de la tour qui sonne la condamnation à mort.

Cette sobriété laisse toute la place au texte, à la langue magnifique de Victor Hugo, dont les acteurs prennent soin. Une grande qualité de la mise en scène de Gisèle Sallin, c'est aussi le choix d'une belle et excellente distribution – des fidèles de la «troupe» des Osses pour la plupart – qui trouve un équilibre entre l'exacerbation toute romantique des sentiments et la distance entre le XIXe s. et aujourd'hui. Ce sont par exemple les excentricités de la reine, sa manière de jouer la carte de l'humour et de la complicité avec le public, parce qu'elle n'est pas dupe de son mielleux joueur de sérénade; humour encore avec la figure du juif avide, malin et bossu (Olivier Havran); ou avec l'androgynisme et fourbe Simon Renard (Emmanuelle Ricci) qui lance des piques misogynes.

Séducteur par calcul, Fabiano Fabiani a le port hautain, trop beau et fier du mauvais garçon, puis est littéralement terrassé par la foudre de la reine. D'un coup renversé, à terre, Frank Michaux porte sa disgrâce de manière sublime. Il en éclipserait presque Gilbert le ciseleur qui aime Jane (Melanie Olivia Bauer) d'un amour fou et absolu, désespéré et jaloux: un idéal porté avec fougue par Yves Jenny. Sans oublier l'affection paternelle de Joshua (Yann Pugin), resté pur et bon même en côtoyant les prisonniers dans les cachots dont il est le gardien des clefs. Tout un monde avec qui vibrer jusqu'à la fin de l'année. I

> Givisiez, Théâtre des Osses, à l'affiche jusqu'au 31 décembre, location: 026 469 70 00 ou www.theatreosses.ch



La Liberté - 9 octobre 2012

Ayant perdu tout soutien, la reine Marie Tudor (Véronique Mermoud, à droite) se fait trahir par Jane Talbot (Melanie Olivia Bauer). ISABELLE DACCORD

HOMMAGE AU GÉNIE CRÉATEUR

Au Théâtre des Osses, en octobre, novembre et décembre, il y a une deuxième occasion de vivre un grand moment de théâtre. Ou plutôt de littérature: dans le «Salon Hugo», qui se joue en parallèle, les acteurs principaux de «Marie Tudor» rendent hommage au génie créateur de Victor Hugo, écrivain, dramaturge, poète, homme politique engagé et visionnaire, peintre aussi.

Ambiance recueillie plus que mondaine dans les confortables fauteuils d'époque d'un salon recréé du XIXe. Structuré par des intermèdes au piano, le spectacle sobre laisse toute la place aux mots. C'est Yves Jenny haranguant les puissants, sur la tribune de l'Assemblée nationale, en

portant haut le discours sur la misère, que Hugo trouvait, hier comme aujourd'hui, si choquante. Ce sont Olivier Havran ou Véronique Mermoud pleurant la plainte du père inconsolable, hanté par la mort de sa fille («Les Contemplations»). Ce sont Frank Michaux et Yann Pugin racontant un étonnant passage du roman «L'homme qui rit», où abondent métaphores et symboles. Plus légers sont les poèmes amoureux, tout comme les descriptions tellement justes d'une petite princesse croquée de manière amusée et précieuse par son grand-père. Les acteurs explorent différentes formes de jeu, très incarné, plus déclamatoire, ou interprètent des chansons dans un style de parlé chanté. EH

«Marie Tudor», aux Osses, à Givisiez

The Mermoud show

Marie-Pierre Genecand

Marie Tudor, nous dit Victor Hugo, était une reine capricieuse qui soumettait le bonheur de son peuple à ses embrasements pour de jeunes amants. Dans le drame de 1833 à voir au Théâtre des Osses, l'écrivain politique questionne la légitimité de la souveraine. Mais, au-delà de cette attaque de la monarchie par un républicain pur-sang, la pointe la plus fine contre cette femme-enfant vient de l'interprétation qu'en donne Véronique Mermoud au sommet de son talent.

Déjà dans *Les Femmes savantes* de Molière, la comédienne et cofondatrice du Théâtre des Osses composait une Philaminte étonnante de roublardise. Son personnage se ridiculisait dans son adoration du précieux français? La comédienne pimentait chacune de ses apparitions d'un scepticisme bon ton, montrant au public ravi qu'on peut servir un personnage sans y être asservi.

Ce même va-et-vient entre le personnage et la comédienne frappe dans *Marie Tudor*. Dès qu'elle apparaît en reine transie, alanguie sur un divan XIXe, un manteau d'or à ses pieds, Véronique Mermoud double ses empor-

tements pour son joli amant (Frank Michaux) d'une ironie puissante. L'œil s'étonne, les aigus fusent, le corps se cabre: Véronique Mermoud est trop républicaine elle-même pour se livrer entièrement à «sa» reine. A travers ce jeu, où l'on retrouve la rage de survivre d'Elizabeth Taylor dans *Qui a peur de Virginia Woolf?*, Véronique Mermoud affirme son indépendance et installe une vraie connivence avec le public.

Il s'agit aussi de rompre un cercle maléfique: dans la pièce, les mots «femme et folie» sont souvent associés, comme le sont les mots «femme et faiblesse». Ni Gisèle Sallin, qui signe la mise en scène, ni Véronique Mermoud ne peuvent souscrire à pareille réduction. La révolte gronde et le spectacle, très sage dans ses décors austères du XIXe, ne relaie cette rébellion que via le jeu affûté de la doyenne de la distribution. Les autres acteurs? Ils dessinent les angles du récit, on les écoute, on les suit. Mais devant Véronique Mermoud, on fond, on se réjouit, on applaudit.

Marie Tudor, Théâtre des Osses, Givisiez, Fribourg, jusqu'au 31 déc., 026 469 70 00, www.theatreosses.ch

Thriller à la cour sous le scalpel de Hugo

GIVISIEZ. Le Théâtre des Osses monte *Marie Tudor*. Avec un doigté qui laisse au texte ciselé par Hugo toute la place qu'il mérite.

ÉRIC BULLIARD

Critique

Tenter de résumer *Marie Tudor*, c'est se perdre assurément. Mieux vaut se laisser porter et faire confiance au génie de Victor Hugo: sur une trame complexe, il tisse une pièce limpide, aux allures de thriller, avec ses rebondissements et sa tension croissante, qui éclate à la dernière réplique. Autant dire que ce drame romantique convient parfaitement au Théâtre des Osses, à Givisiez, qui n'a pas son pareil pour servir un texte au plus près, au plus juste.

Peu importe, finalement, le contexte historique. D'ailleurs, Gisèle Sallin (metteuse en scène) et Jean-Claude De Bemels (scénographe) ont choisi un décor et des costumes du XIX^e siècle, celui de Hugo. *Marie Tudor* évoque certes la cour d'Angleterre au XVI^e siècle, mais l'histoire reste avant tout profondément humaine et universelle. Une histoire d'amours (entre la reine et Fabiano Fabiani, entre l'ouvrier Gilbert et Jane, entre Jane et Fabiani...), de passion, de vengeance, de pouvoir.

Marie Tudor se déroule en trois journées et en trois lieux: les quais de la Tamise, la chambre de la reine, la Tour de Londres. Dans la scénographie de Jean-Claude De Bemels, tous trois sont liés par la froideur sombre de la pierre et ces piliers



La Gruyère - 9.10.12

Véronique Mermoud interprète avec brio une reine tour à tour (ou en même temps) drôle, effrayante, bouleversante... ISABELLE D'ACCORD

à cour et à jardin qui créent une impression de labyrinthe.

Comme un cauchemar

En contraste avec cette grisaille, un rideau rouge vient suggérer le faste de la chambre de la reine. Ainsi que les dorures de sa robe et, en arrière-fond, une magnifique et effrayante toile de Füssli, *Le cauchemar*. Qui, au-delà de sa force esthétique, fait écho à cet aparté de Jane: «Mon Dieu! Si c'est un rêve, il est bien horrible!»

La mise en scène de Gisèle Sallin est une nouvelle fois un modèle de doigté et de préci-

sion. Aucune esbroufe, une volonté d'aller à l'essentiel. Au plus près de l'os, avec une intensité constante, sans que rien ne vienne détourner l'attention de l'intrigue. Le texte peut ainsi résonner dans toute son ampleur et son habileté.

Hugo au salon

Véronique Mermoud empoigne avec gourmandise le rôle titre. D'une aisance sidérante, elle varie les registres, se révélant tour à tour (ou en même temps) drôle, effrayante, bouleversante... En comparaison, la jeune Melanie Olivia Bauer (Jane) est apparue encore un peu rigide, le soir de la première.

Yves Jenny campe un Gilbert charismatique en diable, dévoré d'un amour qui lui échappe et Frank Michaux excelle dans le retors Fabiani. Quant au rôle du complotteur Simon Renard (à la

froider machiavélique soulignée par des tics nerveux), il est confié à une femme, Emmanuelle Ricci, ce qui accentue encore son ambiguïté.

En complément, le Théâtre des Osses propose, sous forme d'introduction ou de piqûre de rappel, un *Salon Hugo*, au deuxième étage. Dans une atmosphère de salon littéraire du XIX^e siècle, une partie des comédiens de *Marie Tudor* évoquent la vie et l'œuvre de l'auteur des *Misérables*. Poèmes, chants, photos, peintures, extraits de roman et de harangue politique (l'extraordinaire *Discours sur la misère*) offrent une manière intelligente de se plonger dans cette œuvre foisonnante, infinie. ■

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 31 décembre.
Réservations: 026 469 70 00,
www.theatrosses.ch

● ● ●
La mise en scène de Gisèle Sallin est une nouvelle fois un modèle de doigté et de précision. Aucune esbroufe, une volonté d'aller à l'essentiel.

Magazine Edelweiss
novembre 2012



Amour et outrage

Le drame de Victor Hugo, mis en scène par Gisèle Sallin, est transporté au romantique XIX^e. C'est là l'unique entorse au texte de l'écrivain français: on retrouve l'univers du ciseleur de la cour, Gilbert, et le monde couronné de Marie Tudor. Entre eux, Fabiano Fabiani, un Italien, nécessairement un séducteur, dont la raison d'Etat exige le sacrifice sanglant.

Marie Tudor, Théâtre des Osses, Fribourg, du 27 octobre au 31 décembre.
Tournée en Suisse. Informations au 026 469 70 00 ou sur www.theatreosses.ch

Haute culture

Les spectacles précédés d'un  ont été vus

Théâtre

Carouge (GE)

Léonce et Léna

S'appuyant sur les masques intégraux de Werner Strub qui gomment les expressions du visage pour privilégier la symbolique des personnages, Eric Devanthéry accentue le versant métaphorique du texte de Büchner qui raconte l'ennui princier. Le Genevois insiste sur la part non réaliste de cette pièce tissée de citations, se situe proche des fables épiques de Brecht et, collaboration de Werner Strub oblige, des mises en scène de Benno Besson. Le merveilleux comme le comique sont assumés et le final, subitement cruel, relaie la part engagée de Büchner. Autour de Léonce (David Marchetto, parfait en bébé boudeur), les personnages tournent tels des chevaux de bois sur la musique de Marc Berman et sur une roue de la fortune imaginée par le scénographe Francis Rivolta. Léna (Rachel Gordy) boude elle aussi dans sa robe blanche piquée de roses, Valério (Valérie Liengme) défie le ciel dans sa salopette, le roi (José Ponce) mouline de confusion, tandis que son serviteur (Florian Sapey) tente de maintenir l'ordre. Nouveau venu sur la scène romande, Adrian Filip, près de deux mètres de jeu raffiné, emporte l'adhésion du public avec son interprétation cocasse de la gouvernante affolée. Le tout a le vertige du rêve éveillé, permet de palper une part de vanité. *MPG*

Théâtre Alchimic, av. Industrielle 10. Me sa-di à 19h, ma je-ve à 20h30 jusqu'au 7 octobre. (Loc. www.alchimic.ch).

Givisiez (FR)

Marie Tudor

Pour sa 33e et avant-dernière saison au Théâtre des Osses, à Givisiez, Gisèle Sallin propose une affiche romantique, avec, en chef de file d'un mouvement à la fois humaniste et fragile, Victor Hugo, l'homme d'un siècle et de plusieurs œuvres, politiques et poétiques. Au studio du 2e étage, *Le Salon Hugo*, qui évoque l'univers de l'écrivain à travers des poèmes, des extraits de ses textes, notamment *L'Homme qui rit*, le tout entrecoupé de morceaux de Liszt, Saint-Saëns et Fauré exécutés au piano. Et, dans la grande salle, *Marie Tudor*, pièce du maître empreinte de justice sociale qui prend le parti de l'ouvrier contre la reine. C'est tout naturellement Véronique Mermoud, grande tragédienne romande, qui interprètera le rôle de cette souveraine dont le pouvoir est disputé. Deux cafés littéraires sur le romantisme et son influence sur la sculpture et la peinture finiront le tableau Hugo. *MPG*

Théâtre des Osses, pl. des Osses 1. Du 6 octobre au 31 décembre. (Loc. 026 469 70 00, www.theatrosses.ch).

Genève

Closer

«Tu as couché avec lui?» La question revient si souvent sur les lèvres des protagonistes masculins de *Closer*, quatuor érotico-chic, qu'on finit par comprendre ce qui préoccupe Patrick Marber, l'auteur de cette pièce de 1997 qui a cartonné à Broadway. Son souci, son obsession même, c'est la rivalité masculine dans laquelle le corps de la femme est plus un moyen qu'une fin. Il n'est donc question d'amour que dans les mots qui mènent à l'assaut. Dans ce chassé-croisé où chacun convoite chacune, c'est bien le désir, plutôt désenchanté, qui tient le haut du pavé. Françoise Courvoisier, à la nature pourtant tout feu tout flamme, trouve le ton cynique de cette consommation. Et les quatre comédiens, tous beaux et bons, flirtent joliment avec ce texte pour mâle mal assuré. *MPG*

Le Poche Genève, rue du Cheval-Blanc 7. Di à 17h, me-je sa à 19h, lu ve à 20h30 jusqu'au 1er octobre. (Loc. 022 310 37 59, www.lepoche.ch).

Contre!

Esteve Soler. A ce jour, le nom de cet auteur catalan de 36 ans est encore peu connu. Mais d'après les spécialistes, ce pourrait être le nouveau Rodrigo Garcia, pourfendeur de nos sociétés boursouflées. Ici, dans *Contre!*, Soler s'élève contre le progrès, contre l'amour et contre la démocratie, comme s'il s'agissait d'aller exploser «ces ballons de baudruche». Face à cette écriture burlesque, surréaliste, voire grand-guignolesque, il faut un metteur en scène armé. Et tiens, pourquoi pas cinq metteurs en scène, s'est dit le Grütli nouvelle manière emmené par Frédéric Polier? Selon un concept inédit, Xavier-Fernandez Cavada, Eric Devanthéry, Pierre Dubey, Yvan Rhis et Erika Von Rosen se sont associés pour monter cette trilogie et ont réellement exploré en commun ce texte qui promet de grands mouvements. Sur scène, seize acteurs prêts à tout, parmi lesquels, Nathalie Cuenet, François Revaclier, Claude Vuillemin, Jacques Michel et Carine Barbey. Le grand jeu. *MPG*

Théâtre du Grütli, rue du Général-Dufour 16. Di à 18h, ma je sa à 19h, me ve à 20h du 28 septembre au 13 octobre. (Loc. 022 888 44 88, www.grutli.ch).

Joue-moi quelque chose

Michele Millner se penche avec émotion sur la *Trilogie paysanne*, une série de nouvelles de John Berger qui restitue la vie des habitants de Haute-Savoie, région où l'écrivain anglais vit et travaille depuis bientôt 50 ans. «Il y a peu d'écrivains qui nous racontent avec autant d'humanité le travail des autres, et nous parlent dans un langage si tendre et fraternel d'amour et de compassion», constate la metteuse en scène, qui joue elle-même dans ce spectacle où elle dirige trois autres comédiens (Bernard Escalon,

Mia Mohr et Florent Besson). Adaptation théâtrale de deux nouvelles de la trilogie, «In Europa» et «L'accor-déoniste», cette création sera aussi musicale (Yves Cerf, Sylvain Fournier, Maël Godinat et Ernesto Morales) et itinérante. L'idée? Une tournée transfrontalière qui, au-delà de La Parfumerie, reliera les villages romands à leurs homologues savoyards. *MPG*

Théâtre de La Parfumerie, ch. de la Gravière 7. Di à 17h, ma-sa à 20h du 2 au 21 octobre. (Loc. 022 343 01 30, www.laparfumerie.ch).

Le Trip Rousseau

Au centre du plateau, un acteur (Emmanuel Dabous) qui interprète Rousseau à tous les âges et dans toutes les circonstances de sa vie. A ses côtés, un comédien et une comédienne (Jean-Alexandre Blanchet et Déborah Etienne) qui, derrière et devant de simples paravents, rivalisent d'inventivité et de rapidité pour enfiler les costumes et les attitudes des individus, personnalités que le philosophe genevois a rencontrées. Comme de coutume

avec Dominique Ziegler, l'humour domine une proposition aussi virevoltante qu'édifiante où l'on croise le discours social, les Doors et les assauts de culpabilité de cet être compliqué. Le meilleur moment? Chez Madame de Warrens, «Maman» pour son protégé, et les jeux interdits à trois avec le jardinier... Rousseau, cœur, corps et esprit, la reprise au T/50 de ce spectacle créé en juin sous les auspices de Saint-Gervais est plus que justifiée. *MPG*

Théâtre T50, ruelle du Couchant 11 bis. Di à 19h, ma-sa à 20h du 2 au 21 octobre. (Loc. 022 735 32 31, www.t50.ch).

Océan Mer

Baricco, son sens du récit, son amour du grand large! Le Théâtre du Loup a déjà navigué avec bonheur sur la prose de l'auteur italien en adaptant *Novecento* il y a près de quinze ans. La troupe embarquait dans un navire géant et voguait au son du piano joué sans relâche par Olivier Rogg. Cette fois, c'est Pietro Musillo, comédien et scénographe confirmé, qui, pour sa

PUBLICITÉ



GRAND THÉÂTRE GENEVE

GISELLE

CRÉATION MONDIALE
BALLET D'ADOLPHE ADAM

CHORÉGRAPHIE
PONTUS LIDBERG

BALLET DU GRAND THÉÂTRE
2 AU 7 OCTOBRE 2012

SAISON 2012

LE TEMPS


SANTÉ
Traiter les douleurs chroniques

Un adulte sur cinq dit souffrir de douleurs chroniques. Mais les migraines et autres maux récurrents ne sont pas une fatalité. **PAGE 16**

THÉÂTRE Fabrice Melquiot adapte «Frankenstein». A voir à La Chaux-de-Fonds.

La ballade du monstre mal-aimé

PROPOS RECUEILLIS PAR
DOMINIQUE BOSSHARD

Le monstre créé par Frankenstein s'est emparé de l'esprit de Mary Shelley au bord du Léman. On est en 1816, la jeune femme séjourne à Cologny avec trois autres poètes, Lord Byron, John Polidori et Percy Shelley, l'amour de sa vie: et voici que, pour tromper l'ennui, ce petit monde se livre à une joute littéraire...

La genèse de «Frankenstein», considéré depuis comme l'un des sommets de la littérature fantastique, a interpellé Fabrice Melquiot tout autant que son contenu. Promu cette année à la tête du théâtre Am Stram Gram, à Genève, le dramaturge français a vu dans ces pages «une manière de s'approprier la géographie du lieu». Et l'occasion de convoquer Mary Shelley herself sur le plateau. Mise en abyme de l'acte de création, ballades chantées par les protagonistes, ce Frankenstein-là ne ferait-il plus peur? Détrompez-vous!

Fabrice Melquiot, vous êtes l'auteur d'une quarantaine de pièces; pourquoi avez-vous jeté votre dévolu sur ce matériau-là, pré-existant?

Par intérêt, d'abord, pour la biographie et la personne de

«**Les lignes sur le bannissement sont très fortes.**»



FABRICE MELQUIOT
AUTEUR, DIRECTEUR
D'AM STRAM GRAM



Un monstre qui fait peur et parle aussi de solitude. SP-ELISABETH CARECCHIO

Mary Shelley. J'ai été frappé par la jeunesse de la romancière, qui n'a que 19-20 ans quand elle écrit «Frankenstein». Puis, dans le roman lui-même, nombreux sont les passages où elle donne la parole à la créature. Ils m'ont intéressé, car ils parlent d'apprentissage, de relation avec la communauté des hommes; puis, au fur et à mesure, de la découverte de l'exclusion. Les lignes sur le bannissement, sur le refus de la différence sont très fortes.

Quelle autre lecture en avez-vous fait?

La relation entre Victor Frankenstein et sa créature peut être lue comme une vraie relation de paternité. C'est sur quoi j'insiste dans mon adaptation: non seu-

lement la créature souhaite être reconnue comme un être humain, mais aussi comme un fils. Ça m'a beaucoup évoqué la solitude de l'enfance, un temps où l'on est dans une appropriation du monde, où l'on se pose une foule de questions, où l'on éprouve la violence des premières fois.

Cette histoire horripilante est parsemée de plusieurs meurtres. Est-elle vraiment appropriée pour un jeune public?

Je crois que l'enfance n'ignore pas la mort et que ce grand mystère fait partie des questions que l'on se pose très tôt. J'ai une petite fille de 2 ans, et elle a déjà ce mot à la bouche; même si, évidemment, les paysages qu'il englobe restent une sorte d'énigme.

Dans le spectacle, la créature de Frankenstein, représentée par une grande marionnette de 2m30, et les deux premiers meurtres sont vraiment traités sur un mode métaphorique. La marionnette nous permettait aussi de ne pas édulcorer la fable, car il était important pour moi que l'essentiel de l'intrigue soit lisible. Les trois crimes sont donc bel et bien présentés, mais avec un vrai traitement théâtral. On n'est pas du tout dans une forme de violence frontale. Les enfants peuvent traverser ces expériences-là et, comme cela s'est souvent passé à Genève, ils en sortent avec des questions sur les crimes commis. Ces questions sont d'autant plus complexes qu'ils éprouvent aussi une forme d'empathie pour la

créature, puisqu'elle exprime des regrets à la fin. On saisit que c'est bel et bien l'exclusion qui produit du malheur.

La distinction entre sujets pour les adultes et sujets pour les enfants est-elle caduque à vos yeux?

Même s'il s'agit d'une adaptation, «Frankenstein» est un texte très personnel pour moi. Je dirais que mes textes de cette veine-là sont toujours écrits depuis l'enfance plutôt que pour les enfants. Je tente d'être le plus lucide, le plus honnête possible avec cette enfance dont on est séparé en tant qu'adulte, pour avoir une chance de rencontrer l'enfance de ceux qui composent le public. Je pense qu'on peut parler de tout en présence des

POP-CORN MASQUÉ

C'est fait: Arc en scènes a son blog! Pour en fêter le lancement, l'institution offre sa place à quiconque s'engage à lui livrer un petit texte relatant «sa» soirée «Frankenstein»: appréciation sur le spectacle, mais aussi sur la petite sauterie spéciale Halloween qui suivra la représentation au foyer du Théâtre de La Chaux-de-Fonds. Avis aux amateurs: pop-corn et verre de sirop seront offerts à toutes celles et ceux qui auront pris la peine de se déguiser ou de se maquiller. **o**

o <http://blog.arcscenes.ch/>

enfants. En revanche on n'a pas le droit, en tant qu'adulte, de transmettre, d'imposer du désespoir aux jeunes gens qui viennent nous voir. C'est là, selon moi, la seule forme d'interdit. Ce qui n'impose pas de finir en beauté nécessairement. La fin de «Frankenstein» n'est pas une fin en beauté, c'est une fin qui cherche un espace de consolation, une délicatesse, une sorte de réparation.

Enfant, de quoi s'est nourri votre propre imaginaire?

C'est très lié au paysage. J'ai grandi à la montagne, dans une petite vallée en Savoie. Mon imaginaire s'est développé avec la forêt, la neige, les sommets et, en même temps, avec tout ce qui fait la province française. Ce sont, d'abord, les gens que l'on a autour de soi et les espaces que l'on habite que l'on apprend à lire. Ce temps de l'enfance est un temps assez inquiet, mais l'inquiétude est pour moi un mot très positif (rire). On cherche comment habiter le monde le mieux possible, comment apprendre à entrer en relation avec les autres. Comme le doute, ce muscle-là nourrit la création artistique. **o**

INFO

La Chaux-de-Fonds: Arc en scènes-Théâtre, demain à 19h15. Dès 8 ans.

ABC/TEMPLE ALLEMAND Deux spectacles pour le prix d'un.

Crochet à nuages pour Koltès

A travers la pièce «Dans la solitude des champs de coton», le verbe cinglant de Bernard-Marie Koltès résonnera dans toute sa flamboyance désespérée ce week-end au théâtre ABC et au Temple allemand. Mis en scène par Armand Deladoëy à l'enseigne de la cie du Crochet à nuages, ce face-à-face trouble et obsédant entre un dealer et son client est porté par deux comédiens, **Gustavo Frigerio et Marc Mayoraz** (photo sp) et la musique live de Vincent Hänni et Gabriel Scotti. Le spectacle sera précédé de «La femme au balcon», texte du jeune auteur valaisan Bastian Fournier interprété par Jocelyne Page et Olivia Seigne, mis en scène également par Armand Deladoëy. **o** **RÉD**

o La Chaux-de-Fonds, ABC, demain et samedi à 20h30, dimanche à 17h30: après le premier spectacle à l'ABC, le public est invité à gagner le Temple allemand pour la seconde pièce.


LITTÉRATURE
Bouvier et Marie Gaulis signent


Thomas Bouvier (photo sp) s'est lancé dans l'écriture du «*Livre du visage aimé*», une épopée qui développe

trois histoires d'amour. Avec «*Le rêve des naturels*», Marie Gaulis, elle, livre un texte qui oscille entre méditation, réflexion et fiction. Edités tous deux chez Zoé, ils monteront samedi à La Chaux-de-Fonds, à la Méridienne, pour une séance de dédicace et de lecture. De 11 à 13 heures. **o** **RÉD**

EN IMAGE


SP-ISABELLE DACCORD

NEUCHÂTEL

Au Passage. Le théâtre des Osses prend à bras-le-corps «Marie Tudor», pièce de Victor Hugo qui entrelace drame passionnel et enjeux politiques. Alors que l'on prépare son mariage avec le prince d'Espagne, la reine d'Angleterre s'entiche d'un aventurier sans scrupule... La suite sur scène, ce soir et demain à 20 heures. **o** **RÉD**